HARALDS SAGA SIGURDARSONAR

Régis Boyer, France

SUMMARY

The aim of this paper is to show, by a detailed study of Snorri's Haralds Saga Sigurdarsonar's composition and themes the way the author is working or, more precisely, elaborating his matter.

The study of this type of composition, actually reveals that, in spite of the so-called historicity of the work, Snorri treats his subject with great freedom : if he uses a chronological scheme, he adapts it to what is in fact his real interest, i.e. psychology and philosophy of history. Accordingly, we discover that the saga is divided into four main parts, each of which separated from the following by what could look as digressions, in order to show a character in progress, and that, moreover, under the main subject run half a dozen of secondary themes strictly interwoven with the chief one.

The result is obvious : Snorri does certainly not intend to write a historical work but a work of art, in the best sense of the word. And his supreme skill is that we get all the same the illusion of a historical reality.

Régis Boyer, France.

Pour le chercheur moderne, ce qui retient le plus dans l'oeuvre de Snorri Sturluson n'est peut-être pas tellement la substance même de ses récits, leur contenu événementiel, leur valeur historique à proprement parler donc, que le point de vue adopté par l'auteur, disons sa philosophie de l'histoire, ses intentions morales et philosophiques, la leçon qu'il entend sans doute nous voir dégager de son texte, bref, sa méthode d'écriture elle-même dictée par le but qu'il vise. Nul ne contesterait que le Heimskringla ne soit une oeuvre dominée, extrêmement consciente de son propos. Snorri veut faire autre chose que de rapporter des faits et présenter toute une galerie de personnages. Pour lui (comme pour nous), le déroulement des faits a un sens et rien n'est fortuit dans la marche de la roue de Fortune.

Il ne nous appartient pas ici d'exposer et d'analyser la qualité de ce regard jeté sur l'histoire (1). Plus simplement, nous voudrions essayer de serrer de plus près le processus de la création littéraire chez Snorri en nous livrant à une étude de la composition et du plan d'un des éléments les plus prestigieux du Heimskringla, Haralds Saga Sigurðarsonar (2). Si, comme nous le pensons, Snorri fut un artiste hautement averti des fins de son art et si, d'autre part, l'élaboration du matériau, correctement interprétée, peut souvent, à elle seule, témoigner des intentions profondes de l'auteur, ce petit essai de critique interne devrait aboutir aux conclusions qu'une analyse textuelle "externe", c'est-à-dire purement historique, a déjà dégagées.

∴

Haralds Saga Sigurðarsonar, prise en tant que telle, c'est-à-dire dégagée de l'ensemble du Heimskringla, constitue un tout brillamment enlevé, malgré ses innombrables attaches avec les développements qui la précèdent et qui la suivent. Elle se plie sans aucune

difficulté à une présentation indépendante (3). C'est un texte quasi parfait dans son rendu pratique : il vous prend et ne vous lâche plus pendant cent trente-cinq pages, court à son terme sans à-coups et, en fait presque sans interruptions et constitue assurément l'un des morceaux les plus achevés que nous ait légués la prose islandaise. Le héros de la saga, prestigieux et légendaire comme il était, aurait pu donner lieu à interminables digressions, développements complaisants ou hyperboles outrées. C'est exactement le contraire qui se produit et la première constatation qui s'impose est l'économie extrême, la mesure, on peut même dire la parcimonie avec lesquelles la narration a été conduite, à l'inverse - dans une certaine mesure - de l'Óláfs saga ins helga du même auteur.

Voici, brièvement et en première analyse, comment se présente la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar. Si l'on retient comme critère le texte lui-même, tel qu'il existe et donc les mentions qu'il fait, organiquement, de sa propre progression, et si l'on n'oublie pas que la règle obligée du genre est de suivre la marche logique de la chronologie, on obtient le schéma suivant :

- sans introduction, puisque ce morceau fait immédiatement suite, et sans transition, à Magnúss Saga góða, nous avons :
- deux chapitres(4) qui mènent Haraldr de Stiklarstaðir à Byzance (i-ii)
- puis treize chapitres qui relatent ses hauts faits pendant son service parmi les Varègues (en particulier en Sicile /v-x/ et en Palestine /xii/), soit : iii-xv/2, le chapitre xv servant de "charnière".
- le retour vers la Norvège, motivé par l'accession au pouvoir de Magnús, neveu de Haraldr, compte cinq chapitres (xv/2-xix), en passant par Hólmgarðr, Sigtuna et le Danemark.
- à partir de là, le problème est, pour Haraldr, de parvenir sur le trône, soit de Norvège, soit de Danemark, soit des deux ensemble, ou bien en réduisant Magnús Óláfsson et /ou Sveinn Úlfsson, ou bien en

faisant alliance avec l'un contre l'autre. La décision de Magnús le bon de partager le gouvernement de la Norvège avec Haraldr résout en partie la question et la mort de Magnús apporte une solution finale au premier point de ce plan (chap. xx-xxxv).

- Jusque là, la marche du texte n'a, chronologiquement parlant, connu aucune faille. L'enchaînement est assuré, dans le libellé même, par de fortes articulations temporelles, du type eptir um várit (ii), um sumarit (v), um þá somu nótt (xv), er Haraldr kom til Hólmgarðs (xvi), þann vetr (xvii), þat haust (xviii), litlu síðar (xxii), eptir um morgininn (xxiv), inn naesta vetr eptir (xxv), er vára tók (xxvii), eptir þessi tíðendi (xxix), eptir andlát Magnúss konungs (xxxii), inn naesta vetr eptir en Magnús konungr inn góði andaðisk (xxxiii), síðan er Magnús konungr andaðisk (xxxiv), toutes expressions ou assimilées dont nous donnons quelque détail ici à titre d'indication mais qui reviennent continuellement, sous une forme ou sous une autre, jusqu'à la fin de la saga. Mais alors, le texte marque une pause nette, "atemporelle", sur sept chapitres (xxxvi à xlii) pour exposer l'attitude de Haraldr envers les Islandais, présenter les constructions qu'il fait réaliser en Norvège, nous faire connaître certains personnages importants pour la suite du récit, comme Hákon Ívarsson et Einarr þambarskelfir et, fort inopinément en apparence, pour accuser Haraldr de despotisme.
- L'explication est donnée aussitôt. C'est qu'en effet, l'intérêt ne cesse plus, dès lors, de se concentrer sur les efforts du roi pour conquérir, en Norvège même, une suprématie indiscutée, c'est-à-dire pour soumettre les grands boendr norvégiens, au premier rang desquels il faut compter Hákon Ívarsson. Le tempo est si rapide et les liaisons organiques, si nettes que nous avons un bloc de onze chapitres (xliii à liii) au cours desquels Haraldr élimine Einarr et le fils de celui-ci, Eindriði, puis Hákon - en le faisant jarl et en se l'associant par mariage politique, et enfin Kálfr Árnason. Cette dernière mort,

obtenue par ruse, relance l'action en provoquant la colère justifiée et la trahison de Finnr, frère de Kálfr.

- Intervient alors, pour la deuxième fois, un répit soudain de quatre chapitres (liv à lvii) consacrés à la présentation de trois miracles de St Óláfr en divers lieux (Pays de Galles, Danemark et Grande-Bretagne). Aucun lien, ni temporel, ni local, ni logique ne rattache ce groupe au contexte. On a l'impression que l'auteur, ne sachant au juste où placer ces détails qui ne concernent guère la saga, les a insérés ici un peu au hasard. Impression non justifiée, on le verra : mais ils servent un propos plus lointain et plus subtil et leur meilleure place ne peut être qu'ici.
- Puis le thème de la partie liii-liii repart sur le même tempo endiablé : les efforts de Haraldr pour obtenir le pouvoir absolu se portent simultanément contre Sveinn Úlfsson et contre les boendr norvégiens, la résistance étant, une fois encore, assumée essentiellement par le jarl Hákon dont le rôle déterminant dans la victoire devant la Nissa porte ombrage au roi. On a donc un ensemble de seize chapitres (lviii à lxxiii) au cours desquels Haraldr parvient successivement à vaincre Sveinn et à faire la paix avec lui, puis à défaire le jarl Hákon et à réduire les boendr contre lesquels sa colère est d'autant plus exaspérée qu'est entré en jeu "le nerf de la guerre" puisqu'ils ont refusé de verser tribut au roi.

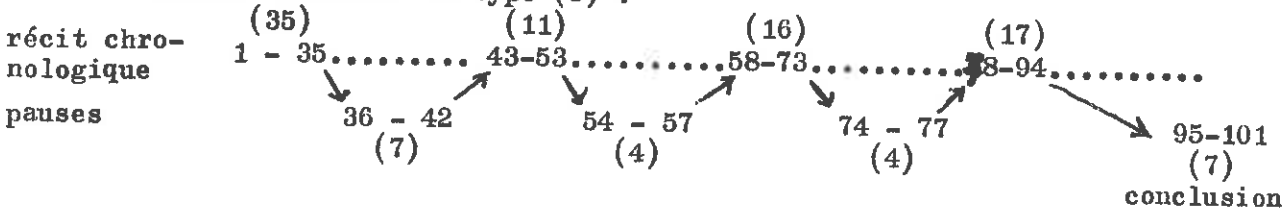
Cette fois, et avec beaucoup plus d'à propos que précédemment, l'ambition effrénée de Haraldr peut envisager de se porter plus loin et plus haut, pour renouveler les exploits de ses prédécesseurs, c'est-à-dire sur la Grande-Bretagne.

- Suit donc une nouvelle et nécessaire incise de quatre chapitres (lxxiv à lxxvii) qui présente la situation en Angleterre après avoir logiquement conclu tout ce qui précédait par un chapitre de rétrospective historique. Il est indispensable, d'une part d'exposer la montée au pouvoir, en Angleterre, de Harold Guðinason, d'autre part, de

justifier de façon satisfaisante l'intervention de Haraldr dans les affaires anglaises : la "mission" du jarl Tósti s'en chargera.

- c'est-à-dire qu'à partir du chapitre lxxvii et jusqu'au chapitre xciv, le théâtre de l'action est, implicitement d'abord, puis effectivement l'Angleterre et que le récit n'est plus occupé qu'à narrer les diverses péripéties (batailles de Fulford et de Stamford Bridge) qui mèneront Haraldr à la mort. On ne saurait, cette fois, considérer comme une intercalation les trois chapitres lxxx-lxxxii qui rapportent des rêves prémonitoires juste avant la bataille fatidique : ce sont éléments obligés du genre car ils obéissent à l'une des règles essentielles de l'écriture de toute saga, le destin se manifeste pour instruire à l'avance le héros de ce qui l'attend.
- La saga devrait ou pourrait s'arrêter au chapitre xciv puisque Haraldr est maintenant mort. Mais, fidèle à un autre principe de rédaction des sagas, Snorri doit tirer les conséquences de l'action exposée, pousser à leur terme immédiat les événements ~~exp~~ présentés et, en outre, raccorder cette konungssaga à la suivante dans l'économie générale du Heimskringla. Une partie, à la fois conséquentielle et conclusive, de sept chapitres (xcv à ci) mène à bien ce triple dessein : trois chapitres (xcv à xcvii) liquident la situation en Angleterre; cxviii et ci raccordent Haralds Saga Sigurðarsonar à Óláfs Saga Kyrra (xcvii posant la succession et ci résolvant le seul problème resté pendant : les relations avec Sveinn Úlfsson); enfin, les chapitres xcix et c présentent, de deux façons différentes, par la voie directe, puis par le biais du témoignage de Halldórr Brynjólfsson, une oraison funèbre dûment circonstanciée de Haraldr.

Si l'on résume ce qui vient d'être dit, on aboutit à un schéma directeur du type (5) :



Le premier temps (1-35) étant constitué de chapitres en général extrêmement courts, on constate d'abord que le texte est distribué de façon étonnamment régulière et qu'il obéit même à un principe assez inattendu de répartition symétrique des pauses (7-4/4-7). Il progresse donc selon un rythme équilibré. Pourtant, ce qui frappe, c'est avant tout l'allure linéaire du développement principal, toutes digressions ou ajouts étant systématiquement rejetés dans les "pauses", comme si rien ne devait interrompre le récit tant qu'il se concentre directement sur l'action. Lorsque celle-ci a atteint l'un de ses objectifs successifs, la narration peut se permettre un répit pour (selon le cas) récapituler, diverger ou préparer la suite. Une première conclusion s'impose donc : la composition obéit à un principe interne qui se trouve coïncider exactement avec le caractère essentiel que l'on veut nous donner à admirer chez le héros principal : action, dynamisme, énergie. Rien ici qui évoque la progression hachée ou dispersée d'Óláfs saga ins helga, ou la peinture à la fresque de Njála. En revanche, un souci de ~~gixxx~~ rigueur classique ou de construction géométrique qui fait fortement penser à Hrafnkels Saga Freysgoða. Ce texte est tendu à l'excès, comme précipité, il s'interdit les pas de côté ou méditations adventices, on le dirait pressé de parvenir à son but. On ira même plus loin : par là peut se trouver également vérifiée la fidélité à l'histoire strictement événementielle qu'entend montrer Snorri. En effet : la composition est répartie sur quatre périodes; passées les prouesses en Sicile, la première se concentre essentiellement, en sa seconde partie (chapitres xviii et suivants) sur cinq ans (1044-1049); la seconde, sur une année; la troisième, sur deux; la quatrième et dernière, sur quelques mois.

Autrement dit, il est nécessaire de nuancer les affirmations précédentes : si la composition suit la chronologie, elle ne le fait pas uniment, en style d'annales. Elle privilégie un certain nombre de "temps forts" (Sicile, mort de Magnús, meurtre d'Einarr Þambarskelfir, bataille devant la Nissa, bataille de Stamford Bridge). Et ce,

au détriment d'autres éléments qui ont pourtant leur importance, mais se trouvent, ou bien purement escamotés (nous ne saurions pas, par exemple, que Haraldr a combattu pour le compte du basileus contre les Bulgares si une kenning de Þjóðólfr Arnórsson dans la vísa 76 ne nous le disait), ou bien fortement concentrés (ainsi des représailles contre les boendr insoumis, ramassées dans le chapitre lxxiii bien que s'étant prolongées un bon moment, voyez la vísa 147 de Þjóðólfr). Cette façon de traiter la chronologie, et donc le plan du texte, doit retenir notre attention. Il y a, clairement, sollicitation du donné brut de l'histoire ou des sources dont s'est servi Snorri, afin de servir un propos bien conscient.

Sollicitation des sources, conscience d'un certain effet à produire : nous voici au coeur du problème. L'étude exclusive de la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar vérifie parfaitement les conclusions auxquelles sont parvenues tant d'autres excellentes analyses reposant sur de tout autres critères, à savoir que Snorri 1/opère un tri délibéré dans les matériaux dont il dispose, sans pour autant les contredire ou les défigurer, parce que ce qui lui importe est de 2/ nous présenter de son personnage un portrait psychologique qui, à son tour, illustre 3/ sa philosophie de l'histoire.

Sur ces trois points, on pourra se permettre d'être bref. Pour rédiger son texte, Snorri disposait : d'un certain nombre d'écrits historiques antérieurs (Saemundr hinn fróði, l'Íslendingabók et autres oeuvres d'Ari Þorgilsson, le Hryggjarstykki, l'Ágrip, le Morkinskinna et le Fagrskinna /6/); de divers recueils de miracles; d'anecdotes en tous genres, entendues ou lues dans l'immense littérature véhiculée par l'Eglise; de ses souvenirs personnels, choses vues ou entendues lors de ses séjours en Scandinavie continentale ou, en Islande même, dans sa propre famille (à propos de son ancêtre Halldórr Snorrason, mais tel épisode comme celui de Styrkárr et de son casaquin a bien dû lui être rapporté d'une manière ou d'une autre); et, surtout, de son propre

aveu et en vertu de la créance aveugle qu'il leur dit leur porter, des poèmes des scaldes (7). A ne nous en tenir qu'aux productions des scaldes que nul ne connaissait mieux que lui, on ne peut pourtant manquer d'être frappé d'une chose : le nombre de ceux qu'il sollicite, sans parler des manipulations qu'il fait subir à leurs poèmes. Compte tenu du fait que certains des auteurs nous sont inconnus (les "hommes du roi" de la vísa 109, le "on" des vísur 103, 119 ou 166, le "scalde" des vísur 138-139, par exemple), c'est au moins vingt-trois scaldes qu'invoque l'auteur, dans une saga relativement courte, pour un total de 666 vers qui représentent un bon sixième de la totalité du texte. Encore ne sont-ils sollicités qu'en ordre dispersé et selon les besoins du moment. Si Þjóðólfr Arnórsson se taille la part du lion avec 32 strophes, suivi de très loin par Steinn Herdísarson (7 vísur) et Haraldr lui-même (7 vísur également), il est surprenant de noter avec quelle virtuosité, disons même quelle désinvolture Snorri recourt à ce genre de sources. Il invoque qui il veut quand il veut, l'impression étant bien que les scaldes ne sont pas les pierres dont il se sert pour construire son édifice, mais l'inverse : son récit progresse selon de tout autres critères et accroche au passage, à titre d'illustration ou de vérification, tel ou tel poème d'un scalde ou d'un autre, absolument selon les besoins du moment. C'est ainsi que, si Þjóðólfr "couvre" l'ensemble de la saga (de la vísa 76 à la vísa 165), on voit certains scaldes surgir inopinément pour ne plus reparaître (tel Oddr Kikinaskáld, vísa 99) ou faire irruption à intervalles, comme si l'auteur n'entendait retenir de leurs poèmes que ce qui intéresse, éventuellement, ses préoccupations de l'heure (ainsi de Steinn Herdísarson, bien présent aux chapitres 61-62-63, sans parler du chapitre xxxvii, où son texte est perdu, et qui revient aux chapitres lxxxv, puis ci). Rares sont les strophes qui, à l'inverse de ce qui vient d'être avancé, appellent un commentaire, un développement spécial, comme les vísur 103 et 104, à propos des filles de Geysa; encore plus rares, celles qui, réellement, servent de preuve à un événement extraordinaire, comme le fragment de

drápa de Þórarinn Skeggjason (vísa 86) ou la vísa 87 de Þjóðólfr (8). En revanche, il faut insister fortement sur un point : très nombreuses sont les strophes scaldiques ainsi retenues qui portent, ouvertement ou implicitement, un jugement d'ordre psychologique ou moral sur le compte de Haraldr Sigurðarson, abstraction faite des inévitables louanges de sa vaillance, bravoure, audace, etc... Que signifie l'allusion insolite à la conduite d'Atli (le fils de Buðli) dans la vísa 82, pour qui connaît la perfidie dont il retourne? Voici Haraldr célérique (vísa 85), impitoyable (vísa 104), belliqueux (vísa 106), vindicatif (vísa 110), sanguinaire (vísa 118), dur (vísa 145). Mais on prêtera une attention particulière à la vísa 111 où Haraldr est qualifié d'"inconsidéré", ce que vérifie sans le dire expressément la vísa 159 (il combattit Þarflaust en Angleterre), sans parler de la vísa 114 où son caractère autoritaire et despotique se trouve illustré par une image qui frise la caricature. Et ce n'est assurément pas un hasard si la toute dernière vísa qui le concerne (165) développe à loisir une kenning caractéristique du viking : vekjandi snekkju hjaldrs.

C'est bien du Viking - selon la réalité, peut-être, selon l'idée qu'il s'en fait, en tout cas - que Snorri entend nous donner le portrait, et l'organisation même de son texte appelle les mêmes commentaires, exactement, que cette image qu'il nous propose pour finir. En vérité, le voici, le Viking de nos coeurs et de tous les romantismes, plus convaincant encore qu'Óláfr Tryggvason dont le même Snorri nous a présenté également un portrait en pied, mais plus décousu, d'une moins belle venue sans aucun doute. Vaillant, audacieux, brave certes (la vísa 158 le dépeint même comme hlítstyggr : qui répugne à se protéger dans le combat) mais aussi calculateur, volontiers cynique (la façon dont il se débarrasse d'Einarr Þambarskelfir ou de Kálfr Árnason), cruel (ses représailles contre les fidèles de Hákon Ívarsson) et surtout rusé : sans parler des développement complaisamment étoffés sur ses subterfuges en Sicile (chapitres vi à x) pour lesquels Snorri a puisé pêle-mêle dans le

trésor d'anecdotes et de légendes dont il disposait, attribuant sans scrupules à Haraldr les stratagèmes que lui suggéraient ses lectures (9), il s'entend à déjouer les complots de Sveinn Úlfsson (chapitres xxv ou xxxv), à trouver l'expédient qui le tirera, lui et ses hommes, d'un mauvais pas (l'histoire du serpent au chapitre lviii, dont on pourra sans peine contester également l'authenticité). La comparaison entre son attitude et celle de son adversaire Harold, juste avant la bataille de Stamford Bridge, est assez révélatrice d'une psychologie. Les mêmes remarques s'appliquent à un autre trait caractéristique de sa personnalité: sa soif d'or, sa cupidité, trait "viking" s'il en fut jamais, responsable au premier chef d'une politique de pillages et de harcèlements dont notre saga donne suffisamment de preuves, en particulier sous le prétexte de luttes pour la suprématie contre le roi de Danemark. Si le thème est orchestré en majeur dans la première partie du texte (les exploits varègues), il reparaît régulièrement d'un bout à l'autre de la saga, soit avec éclat (la récapitulation des fabuleux trésors envoyés à Hólmgarðr, chapitre xvi, l'ostentation teintée de mépris lors de l'échange de cadeaux royaux avec Magnús, chapitres xx et surtout xxiv), soit avec une reconnaissance de la part de Snorri qui ne laisserait pas d'étonner un peu si nous ne connaissions pas l'auteur lui-même et l'intérêt qu'il porte aux biens de ce monde (chapitre xxxvi), soit enfin avec une admiration typique de l'homme de ce temps-là(pour le superbe bateau que se fait construire Haraldr au chapitre lix). Enfin, un dernier trait de caractère à la fois convient au roi-viking et marque plus que de raison Haraldr Sigurðarson : l'orgueil, la conscience d'appartenir à une famille éminente qui a aussi donné le jour à Óláfr Haraldsson, l'ambition sans mesure qui sera finalement responsable de la perte du héros, le refus de céder, l'exaspération devant toute résistance qui justifie le surnom retenu par la postérité : harðráðr, impitoyable. Là encore, ce motif sous-tend comme un continuo la saga tout entière. Encore qu'ici l'économie générale de la composition du texte soit un peu plus complexe : si

l'orgueil à proprement parler, en particulier l'attention sourcilleuse qu'apporte Haraldr au respect des préséances (chapitres iv, xxvii et xlii) se trouve illustré à intervalles réguliers, c'est aussi lui qui dicte, indirectement, l'attitude intransigeante et volontiers machiavélique vis-à-vis des dignitaires norvégiens, thème fécond exploité crescendo au fur et à mesure que progresse le récit (amorcé au chapitre xxix à propos d'Einarr Þambarskelfir, il s'installe au premier plan dans la série xxxix-xl avec l'irruption de Hákon Ívarsson, partant, de Finnr et Kálfr Árnasynir, reprend dans la série li-liii pour se conclure dans le bloc lxviii - où la "jalousie" de Haraldr envers Hákon est présentée sans fard - à lxxiii). Mais on est en droit de penser aussi que c'est encore l'orgueil qui, par inférence, justifie les allusions régulières à Saint Óláfr dont la prestigieuse figure n'est jamais totalement absente des préoccupations de l'auteur. Avec ce que nous prenions d'abord pour un manque de logique (la seconde "pause") on voit Saint Óláfr resurgir régulièrement d'un bout à l'autre de la saga, soit en incise et comme entre parenthèses (chapitres xiv, xxxvi à xxxviii, liv à lvii), soit directement dans la progression du récit (chapitres xxiv, xxv, xxviii, xxx, xlviii, lxxx, lxxxii et c). Rien, en effet, ne saurait rehausser davantage la gloire du souverain norvégien : sa parenté directe avec le Saint, l'intérêt que celui-ci manifeste aux entreprises de son demi-frère témoignent de la qualité de sa "chance" et les miracles que multiplie le saint roi cautionnent, en quelque sorte, le règne et la fortune de Haraldr.

Un homme d'action aimant et privilégiant les valeurs d'action, qui ne nous est jamais présenté comme songeur ou méditatif ou hésitant, mais que l'on loue au contraire pour sa "sagesse" et sa "sagacité", c'est-à-dire, entendons correctement le langage de cet auteur et de son temps, pour la rapidité avec laquelle il sait prendre une décision ou élaborer un plan d'action, à court ou à long terme, tant pour son

compte personnel que pour celui d'autrui, dont on s'aperçoit ensuite que c'était le meilleur possible (expressément noté au chapitre xcix); énergique, en tous lieux et à tous égards (chapitre c) aussi bien dans le domaine de l'administration que dans les autres; et donc impitoyable envers toute opposition ou contradiction (chapitre xcix), voire même cruel pour ses ennemis (ibidem); un prince vaillant aux armes (chapitre xcix) mais qui n'hésite pas à recourir à des subterfuges en cas d'infériorité en nombre; bref, un tempérament despotique (chapitre xlii)voilà Haraldr Sigurðarson tel que le voit Snorri Sturluson, tel, en vérité, d'ailleurs, qu'il a bien dû être s'il faut en croire tant d'autres témoignages comme celui d'Adam de Brême qui en faisait "l'éclair du Nord". Avec cela, comme il se doit, beau, grand et bien fait, d'une prestance qui fait l'admiration de ses ennemis mêmes (chapitre xcix). Et, en prince du Nord qui se respecte, un ami et protecteur des scaldes, généreux pour ses amis comme pour ses laudateurs, mais avide, au point que c'est certainement là sa marque distinctive : avide de pouvoir, de biens, de prestige, de puissance et de renom (chapitres xcix-c). Ajoutons encore - motif dont le développement nous entraînerait trop loin et pourrait faire rebondir le sujet (10)-qu'il "avait la chance de remporter la victoire" (chapitre xcix) et nous avons évidemment un tableau complet du héros cher à Snorri. Non sans nuances, du reste : fidèle à une psychologie dont nous avons maintes autres preuves, en particulier dans la Sturlunga Saga, ce brave ne s'engage que très rarement de façon inconsidérée. Au contraire, il est à deux reprises accusé de "couardise" (au chapitre ix par Halldórr Snorrason et encore au chapitre xlv par Finnr Árnason). Il est clair que sa préoccupation première, tel qu'on nous le présente, est de passer glorieux à la postérité, d'être un sujet de prédilection pour les scaldes, comme le lui fait judicieusement dire Snorri dès l'extrême début de sa saga : vísa 77 : Hverr veit, nema ek verða
víða fraegr of síðir ?

Point de vue qui, notons-le encore, emporte avec soi sa philosophie. La gloire, la soif de gloire, a tué Haraldr. Elle n'a destitué ni Sveinn Úlfsson ni Hákon jarl. Qui vaut mieux de périr superbement ou de régner durablement? et quelle gloire est préférable, celle du saint ou celle du héros?

Toutes ces considérations ne nous ont pas éloigné, en dépit des apparences, de notre propos initial qui était d'étudier la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar. Elles nous permettent au contraire d'apporter diverses précisions à nos premières conclusions :

En fait, nous avons déjà noté comme la progression du récit était rigoureusement linéaire, selon la chronologie, abstraction faite de trois "incises" ou "pauses" dans la narration, en sorte que nous avions un schéma :

chap.	1-35	.....	43 - 53	.....	58 - 73	.....	78 - 97 (+conclusion)
pauses		36 - 42		54 -57		74 - 77	

On pourrait aussi bien parler de composition à "pulsations" ou à "temps forts". A quatre reprises, Snorri nous présente son personnage en action, et l'on découvre que chacun de ces temps forts a, psychologiquement, un but précis : le premier (1-35) fait valoir essentiellement la ruse ou l'esprit d'initiative de Haraldr; le second (43-53), son esprit de suite et la riche palette des moyens qu'il est capable de mettre en oeuvre pour parvenir à ses fins : il est capable aussi bien de faire tuer froidement que de composer habilement; la troisième (58-73), son intrépidité et, très précisément, ce qui lui vaudra son surnom, son intransigeance; la quatrième (78-97), sa démesure, l'excès de son ambition qui le mèneront à sa perte. Il y a progression indéniable en même temps que jugement implicite, puisque la mort violente est au bout. Concluons donc que, parallèlement à un motif conducteur et externe (la chronologie, plus ou moins sollicitée) dégagé de toutes autres considérations, il y a, dans Haralds Saga Sigurðarsonar, un principe évolutif et interne (la psycholo-

gie) qui est responsable de l'organisation intrinsèque ou, plus exactement encore, de la distribution en chapitres ou "moments".

Reste à trancher un problème qui donne probablement la clef ultime de la façon dont écrit Snorri : comment s'y prend-il pour éclairer sa préoccupation majeure, puisque nous venons de le voir appliqué et à suivre le cours de l'histoire et à solliciter la réalité pour brosser le portrait psychologique de son héros ?

C'est le lieu d'attirer l'attention sur un troisième procédé (outre, donc, la progression "linéaire" et l'insistance sur les "temps forts") qui, à vrai dire, non seulement a déjà été reconnu, mais encore n'est certainement pas original (11) : celui que nous appellerons "l'entrelacement".

Le principe a déjà été suggéré plus haut. Snorri tient à mettre l'accent sur un certain nombre de caractères qui relèvent, eux aussi, de la psychologie de son personnage et qui, bien choisis, habilement distribués au long de son texte, nous amènent progressivement à parfaire l'idée qu'il veut nous en imposer. Car le fait est qu'il renonce, sinon in fine et à titre récapitulatif (chapitres xcix et c) à nous imposer d'emblée un portrait en pied : il préfère que nous nous créions nous-mêmes, chemin faisant, un Haraldr d'autant plus vraisemblable et vivant qu'il aura été, de la sorte, autant notre oeuvre que la sienne. En conséquence, sur le schème profond A, qui suit la chronologie en privilégiant quatre temps forts marqués par trois pauses, Snorri introduit quatre sous-thèmes (dont deux à variantes) qu'il expose tous en début d'oeuvre (en fait, tous dans les cinq premiers chapitres) et qu'il reprend de temps à autre, à la faveur des circonstances. C'est à ce procédé que nous donnons le nom d'"entrelacement". Détaillons :

- nous avons appelé A le thème chronologique.
- appelons B le thème de l'orgueil (ambition, refus de céder, respect pointilleux des préséances) et notons, sur-le-champ, qu'il admet, de soi, deux variantes : l'une (B1) intéresse l'aspect proprement

"impitoyable" de sa conduite, en particulier à propos des boendr importants refusant de se plier aux exigences du roi; l'autre (B2), plus subtile, se conçoit par référence à Saint Óláfr. La grandeur de Haraldr tient aussi, sinon surtout, de la magnificence de son demi-frère.

- le thème C est ruse, rouerie, cautèle, recours aux subterfuges de toutes sortes, avec, si l'on veut, un sous-thème C1 qui renverrait à la prétendue "couardise" (adverbe blauðliga, adjectif hraeddr respectivement aux chapitres ix et xlv) de Haraldr
- le thème D : audace, bravoure, vaillance, ici noté en tant que tel, c'est-à-dire indépendamment des strophes scaldiques dont c'est un motif obligé en toutes circonstances.
- le thème E : cupidité, avidité, soif de richesses et de renom, là encore, retenu, comme tous les autres thèmes précédents, lorsqu'il est manifestement exprimé dans le cours du texte en prose.

Cela nous permet de proposer un schéma, définitif cette fois, de la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar, ainsi conçu (12):

VOIR PAGE 16

HARALDS SAGA SIGURÐARSONAR

Régis Boyer, France


```
pauses
A     1.4.5.6.7.9.10.13.14.16.20.22.24.25.26.27.28.29.30.35.                36.38.39.40.42......
                                                                                              ......
B       x                                       x                                           x
 1                                                      x                     x  x
 2                          x           x  x        x     x     x  x
C       x   x x x  x  x            x                          x
 1             x
D          x    x              x                                  x
E          x                 x x     x                           x
```

```
pauses                          54.55.56.57                                          ............
...... 43.44.45.46.48.51.52.53            58.59.61.64.67.68.69.70.72.73 ............
B
 1     x        x    x  x  x                                x  x  x  x  x
 2                x         x  x  x  x
C         x             x              x
 1          x
D                                            x
E                                         x
```

```
.......74.77
.......     78.79.80.82.83.88.91.92.96.98.99.100.101
B                                         x
 1
 2               x  x                     x
C                     x     x           x  x
 1
D             x           x    x        x  x
E                                       x
```

La savante répartition des thèmes et sous-thèmes, dont aucun ne reste improductif (et l'on notera encore la façon dont ils se trouvent à peu près tous rassemblés aux chapitres xcix et c) interdit sans appel de penser que Snorri se contente d'exposer impartialement des faits dans l'ordre où ils se seraient présentés - et le comble de son art tient sans conteste à l'air qu'il se donne de suivre rigoureusement la chronologie! On sait d'ailleurs, quand bien même cette remarque échapperait en partie au propos central du présent essai, qu'il s'entend admirablement à donner le change, tantôt invoquant des témoins oculaires de menus événements (comme au chapitre xxiv), tantôt transposant sans vergogne les faits d'un événement à un autre (c'est ainsi qu'il applique à la bataille de Stamford Bridge maints détails qui ressortissent en fait à celle de Hastings, voyez en particulier les chapitres lxxxvii, xcii, xcv et xcvi), affectant ici l'objectivité sereine qui est la règle convenue du genre pour glisser tout de même, ailleurs, des interventions personnelles sans équivoques (aux chapitres ix et lxvi, au sujet des propos, respectivement, de Halldórr Snorrason et de Finnr Árnason). En fait, on ne se sent pas le moins du monde tenu de le suivre, ici comme dans son prologue général au Heimskringla, lorsqu'il fait de belles professions d'impartialité et d'objectivité, comme au début du chapitre xxxvi, ou lorsqu'il tient à se couvrir explicitement derrière les strophes scaldiques qu'il prend à témoins (chapitres xiv et xxxvi). Rien n'est plus élaboré, plus conscient du propos poursuivi que la façon dont il opère.

C'est - et la présente étude n'avait pas d'autre ambition que d'en fournir une vérification interne, technique si l'on veut - que Snorri n'écrit pas de l'histoire dans l'acception actuelle du mot, mais bien une saga où une conception héraclitéenne du temps (considéré donc comme un flux perpétuel que rien n'arrête) s'allie à la certitude que l'histoire est faite exclusivement par de fortes personnalités appliquées à se réaliser, en soi et aussi contre les autres.

Le temps et les hommes composent ici une symphonie concertante dont le Destin aux innombrables visages dirige l'exécution (13).

Et, nous venons de le suggérer à l'instant en parlant de symphonie concertante, ce qui nous paraît bien être le caractère principal de la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar, c'est qu'elle est d'ordre musical, même si ce genre de référence ne va pas sans anachronisme puisque Snorri écrit bien des siècles avant qu'ait droit de cité la terminologie qui va suivre. C'est une symphonie concertante en quatre mouvements fortement ponctués par les trois pauses signalées, chacun évoluant selon un crescendo marqué, le tout étant orchestré de sorte à aboutir à un finale en fortissimo qui trouve le moyen de rassembler puissamment tous les fils ainsi tressés, abandonnés puis repris. Un thème central, une demi-douzaine de thèmes secondaires qui s'entrelacent à lui, telle est la structure d'un plan attaché avant tout à nous offrir un portrait d'homme bien plus qu'une tranche d'histoire.

Oeuvre d'artiste, donc, oeuvre d'art par excellence. La comparaison qui vient d'être empruntée au domaine de la musique aurait aussi bien pu se porter sur celui de la tapisserie, comme excellaient à en ourdir, au moment même où Snorri écrivait, ses compatriotes islandais. En vérité, l'impression que l'on retire de l'étude de la composition de Haralds Saga Sigurðarsonar est, à tous points de vue, d'ordre esthétique. Et le comble est bien que cette oeuvre parvienne aussi, et simultanément, à nous donner l'illusion de la réalité historique.

NOTES

(1) au demeurant maintes fois brillamment étudié, comme, entre autres, par Sigurður Nordal : Snorri Sturluson Reykjavík 1920, ou F.Paasche Snorre Sturlason og Sturlungerne Oslo 1922

(2) nous avons travaillé sur l'excellent texte procuré par Bjarni Aðalbjarnarson : Snorri Sturluson. Heimskringla III. pp. 68-202. Reykjavík. Collection Íslenzk Fornrit. Vol. XXVIII. Reykjavík 1951

(3) comme le prouvent maintes publications à part, au premier rang desquelles il convient de placer la remarquable traduction et présentation en anglais de Magnus Magnusson et Hermann Pálsson : King Harald's Saga. Harald Hardradi of Norway. Penguin Books L 183. Harmondsworth. 1966

(4) évidemment, l'original du Heimskringla n'est pas découpé en chapitres, mais les éditeurs modernes n'ont fait qu'obéir à un principe qui va de soi. Si l'on préfère, on parlera de "moments" plutôt que de chapitres, le résultat étant le même.

(5) pour raisons de manque de place, les chapitres sont indiqués en chiffres arabes et non romains. Les chiffres, en chiffres arabes, qui figurent entre parenthèses indiquent le nombre de chapitres chaque fois considérés.

(6) on trouvera le détail de la question dans le volume XXVI de la série Íslenzk Fornrit, § 2 pp. ix ssqq.

(7) on connaît la fameuse déclaration dans le prologue du Heimskringla, ÍF XXVI p. 5

(8) où, toutefois, comme on l'a souvent fait remarquer, voir par exemple Hermann Pálsson op.cit. note 1 à chap. 14 p. 62, Snorri se trompe d'empereur de Byzance en faisant aveugler Constantin Monomaque à la place de Michel Calaphates.

(9) on en trouvera une liste dans ÍF XXVIII § 3, pp. XV ssqq, et l'on pourra encore ajouter à cette liste la Bible, tout simplement, que, vraisemblablement, Snorri a adaptée aux besoins de sa cause, au chapitre vi de sa saga, à propos des petits oiseaux qui mettent le

feu aux maisons : ils rappellent Samson et ses renards.

(10) s'il nous est permis, nous renvoyons à la longue introduction aux Religions de l'Europe du Nord Paris Fayard-Denoël 1974, où nous avons développé ce sujet à loisir.

(11) la meilleure illustration que l'on puisse en donner est certainement Eyrbyggja Saga. Voir notre introduction à la traduction française : La Saga de Snorri le godi Paris Aubier 1973

(12) pour des raisons purement matérielles (manque de place et difficultés de dactylographie) nous avons escamoté tous les chapitres qui n'appellent pas de renvois aux sous-thèmes et nous avons dû morceler le schéma en trois parties marquées par les points de suspension. Il va sans dire qu'un shhéma complet, d'un seul tenant, parlerait encore mieux aux yeux.